

traditions
 officielle des
 prédicateurs
 s'aumônes
 euses pour
 a toute la
 s-Christ,
 de l'Eglise,
 comme un
 l'ordre du
 prateur le
 veuves les
 le figures
 naturelle,
 e fut là
 it simple
 . Luther
 ame sus-
 it mené
 évotion,
 tre. Son
 tion in-
 avançant
 réclamé
 depuis

le suc-
 plus en-
 ers qui
 s com-
 se : ne
 é nais-
 té, de
 lettres
 acis et
 ndan.
 ntion
 sions
 s in-
 elles,
 d s'en
 e ef-

froyable de ce nouveau Marius. Il voyait tous les fidèles se soulever contre cet étrange réformateur, sans en excepter ceux qui prétendaient avec lui redresser l'Eglise. Il voyait le ministère ecclésiastique s'anéantir, la tyrannie, l'anarchie plus funeste encore lui succéder, toute la discipline tomber en ruine, le sacerdoce asservi à la magistrature, mille sectes impies fourmiller sous l'étendard de la réforme, la discorde se déchaîner, la révolte forger ses armes, les partis et les guerres civiles ravager tout le monde chrétien. Cette seule perspective lui déchirait les entrailles¹. Par la suite, on lui entendit invoquer la mort à chaque instant. Ses larmes ne tarirent point durant le long cours de trente années, « et l'Elbe avec tous ses flots, nous dit-il lui-même², n'aurait pu lui fournir assez d'eau pour pleurer tant de » malheurs. » Mais son génie subjugué rampait devant Luther. Luther, qu'il ne pouvait, ni excuser, ni supporter, était toujours son idole : tant il importe, en matière de foi, de tenir son âme libre de prévention à l'égard des maîtres les plus vantés pour leur savoir, et même pour leur vertu.

Luther, dès le commencement de sa révolte contre l'Eglise, s'attacha aussi André Bodenstein, appelé communément Carlostad, du lieu de sa naissance en Franconie. Chanoine, archidiaque, professeur de théologie à Wittemberg, et même doyen de cette université, où il avait donné le bonnet de docteur à Luther, il était néanmoins d'une ignorance ou d'une extravagance qui allait jusqu'au défaut de sens commun. Il n'en faut point d'autre preuve que la manière dont il expliquait les paroles de la consécration, et dont nous aurons lieu de faire sentir l'absurdité par la suite³. Du reste, il était insolent et grossier, d'un emportement brutal, artificieux néanmoins, inquiet et brouillon, sans piété, sans humanité, et plutôt juif que chrétien, suivant Mélanchton, homme naturellement modéré. Il lia amitié avec Luther, dès qu'il l'eut entendu prêcher contre les indulgences.

Dans le même temps, et à la même occasion de la publication des indulgences, Ulric ou Uldaric Zuingle jeta dans la Suisse sa patrie les fondemens de la secte des Sacramentaires. Jeune homme dissipé et entreprenant, qui, après avoir porté quelque temps les armes, avait embrassé l'état ecclésiastique, et qui s'était bientôt repenti de s'être engagé au célibat, dont il ne pouvait s'accommoder, comme il le dit effrontément dans ses ouvrages. Aussi, dès qu'il entendit parler de la liberté évangélique prêchée par Luther, il embrassa de tout son cœur cette doctrine commode, sans

¹ Lib. 4, epist. 240. — ² Lib. 2, epist. 202. — ³ Zuingle, c. 1. ed Mith. Alber.